

C'est le comte Raymond d'Olligny.

—Mais tu est folle ! s'écria la baronne interdite.

—Pourquoi ? demanda la jeune fille. Est-ce que par hasard la lettre que vous venez de me lire serait précisément de celui pour lequel j'ai fait une restriction ?

—Mais certainement. Quel autre que lui a la position brillante dont je te parlais, l'immense fortune que je t'annonçais ? Allons, sois franche, tu le savais, et tu as imaginé ce moyen de te soustraire à cette union.

—Car l'honneur ! mère, je l'ignorais, dit Hélène avec sincérité.

—Mais que lui reproches-tu donc à M. d'Olligny ? N'est-il pas noble, assez riche, assez jeune, assez bien fait de sa personne ? énuméra Mme de Vorcelles.

—Il a tout cela, répondit froidement la jeune fille, mais si "la femme de César ne doit pas être soupçonnée", le mari d'Hélène ne doit pas l'être davantage.

—Or vous n'ignorez pas, mère, que ce comte d'Olligny a été accusé d'avoir fait une fortune douteuse et d'avoir hâté la mort de son père. C'est une calomnie, je le veux bien, je le crois même, car si je ne le croyais pas, vous savez bien que de ma vie je ne lui aurais pas parlé, et vous-même n'auriez jamais reçu un misérable de cette espèce, mais il me suffit qu'il ait donné carrière à de tels bruits pour que jamais ma main ne se pose dans la sienne.

—C'est de l'enfantillage, cela, ma chère ! fit la baronne avec pitié. Tu reviendras sur cette absurde répugnance...

—Jamais ! protesta Hélène.

Ce fut à ce moment que le domestique entra et remit à Mme de Vorcelles la lettre et le paquet qui lui avait donné Adrien.

Du premier coup d'œil, la baronne reconnut l'aiguière qu'elle destinait à l'artiste, et que celui-ci lui renvoyait.

Elle déchira l'enveloppe de la lettre qu'il lui écrivait la nuit, et la froissa dans ses deux mains avec humeur.

—Qu'y a-t-il donc ? interrogea Hélène qui se radoucit aussitôt.

—Il y a que ce monsieur Adrien refuse le cadeau que nous voulions lui faire, répondit sa mère d'une voix ironique.

—J'en étais sûre, je vous l'avais dit.

—Belle expérience que la tienne ! répliqua la baronne avec dépit. Pouvais-je supposer qu'un malheureux artiste s'aviserait de se blesser des procédés que nous employons pour nous acquitter envers lui ?

—Mais enfin, que vous écrit-il ? Ne puis-je pas en prendre connaissance ?

—Oh ! rien ne s'y oppose, fit Mme de Vorcelles. Ce billet est d'une fatuité, d'une outrecuidance...

En même temps, avec un geste de dédain, elle tendit à sa fille le papier que tourmentaient ses doigts crispés.

Hélène le parcourut des yeux avec empressement. Ses regards brillaient d'une joie secrète et son visage se colorait d'une vive rougeur.

—Que trouvez-vous dans cette lettre de fat ou d'outrecuidance ? demanda-t-elle. Elle est plutôt digne et modeste.

—Ne vas-tu pas le défendre, à présent ?

—Ce n'est pas lui que je défends, c'est mon opinion, celle que je vous ai exprimée le jour où, malgré mon humble avis, vous avez absolument voulu acheter cette pièce d'orfèvrerie. Vous ai-je, oui ou non, prédit qu'il ne l'accepterait pas ? Eh ! ma prédiction se réalise. Comment ! voilà un homme qui ne vous demande rien, et vous prétendez lui imposer votre reconnaissance ou la traduire en numéraire ?

—C'est cela, fit la baronne, les dents serrées, il ne te manque plus que de prendre contre moi le parti de ce malhonnête.

—Un malhonnête sans qui nous serions depuis longtemps au fond de la mer.

—Eh ! qui te dit le contraire ? riposta Mme de Vorcelles en frappant du pied. Il n'en est pas moins vrai que nous restons les obligées de ce... monsieur.

—Qu'est-ce que cela peut vous faire ? fit observer Hélène.

Quant à moi, je me sors parfaitement de force à supporter le poids de ma reconnaissance.

—C'est un peu trop ce qu'il me semble, répliqua la baronne avec aigreur. Heureusement que nous sommes seules, car si quelqu'un t'entendait, il pourrait croire, en vérité...

—Quoi donc ? demanda fièrement Hélène.

—Que les façons d'agir de ce jeune homme sont de ton goût.

—Pourquoi m'en cacherais-je ? dit franchement la jeune fille. Les nobles cœurs et les sentiments généreux ne courent pas les rues, on peut bien les saluer quand on les rencontre.

—Tu l'aimes donc ? s'écria sa mère effrayée.

—Je n'ai pas dit cela, répondit Hélène qui baissa les yeux, mais vous pensez bien que si l'on me donnait à choisir entre M. Adrien et M. d'Olligny, je n'hésiterais pas.

—Tu prendrais M. Adrien ?

—Les yeux fermés.

—Eh bien ! je te garantis, moi, que cela ne sera pas, éclata la baronne poussée à bout. Tu épouseras le comte, dussé-je, pour t'y contraindre, employer mon autorité, dussé-je invoquer celle de la famille réunie.

—Ma bon mère, fit tristement Hélène, voilà la première fois qu'un nuage s'élève entre nous. Je vous prends à témoin que ce n'est pas moi qui l'ai amené. Vous avez formé le projet de me marier, sans me nommer celui qui prétendait à ma main. De tous ceux qui y avaient quelque titre, je n'en ai proscrit qu'un, au seul sur huit, et c'est précisément celui-là que vous voulez m'imposer. Je me plais à croire que vous-même, et ma famille avec vous si vous le jugez nécessaire, reconnaîtrez l'injustice de cette résolution.

—Maintenant, il faut que je vous ouvre mon cœur, afin que vous sachiez que ce n'est pas une fille rebelle qui vous parle.

—Quel qu'il fût, le parti que vous m'auriez proposé n'aurait pas eu mon approbation. Ce n'est pas ma faute si vous m'avez élevée à respecter tout ce qui est grand et beau. C'est la vôtre, et je vous en remercie. Pourquoi vous étonner alors que je ne partage pas les idées du siècle sur le mariage ? Pourquoi voulez-vous que je le considère purement et simplement comme une association de deux capitaux, quand je sens battre au fond de mon cœur quelque chose de plus noble que cette réunion de deux fortunes en une seule ? Le bien-être matériel est-il l'unique but de la vie ? Le bonheur consiste-t-il seulement à atteler à une calèche quatre chevaux à la Daumont ? à avoir des diamants, des cachemires, des dentelles ?

—Vous ne m'avez jamais appris cela, mère. Je vous ai surprise à pleurer cent fois le mari que vous avez perdu, et, quand je voulais vous consoler, vous me repoussiez doucement.

—Je l'aimais tant ! me répondiez-vous.

—Ah ! je sais bien que vous vous le rappelez, chère mère, puisque vous vous détournez encore pour essuyer une larme. C'est donc bien beau, et pur, l'amour, pour qu'il survive à vingt années, pour que le seul souvenir de ces félicités passées vous arrache un pleur au milieu de vos plaisirs et fasse évanouir vos colères !

—Et vous voulez me refuser ce bonheur, vous qui l'avez goûté ? Vous voulez me condamner à vivre auprès d'un homme que votre autorité ne parviendrait jamais à me faire estimer !

—Vous avez pensé m'éblouir avec son nom, me fasciner avec ses richesses ! Mais qu'auriez-vous dit si je vous avais docilement obéi ? Vous n'auriez pas reconnu votre enfant, vous vous seriez demandé ce qu'elle avait fait des principes que vous lui aviez enseignés, vous l'auriez confondue avec ces écervelées, à la mode, dont les toilettes extravagantes ne recouvrent qu'un corps vide, dont le cœur est atrophié, l'esprit dévoyé. Non, je ne suis pas de celles-là, mère, et je m'en félicite. J'ai, Dieu merci ! grâce à vous, des sentiments plus délicats ; je veux être aimée, je veux aimer.

—Je ferai tous les sacrifices à vos désirs, aux convenances